

Mon histoire

Je m'appelle Simoodija et j'ai 16 ans. Je suis d'origine congolaise et je suis musulmane. Ma peau est marron clair, j'ai les yeux brun foncé, presque noir. Je suis en seconde. Je suis plutôt studieuse et je me fais facilement des amis. J'ai toujours été bonne élève et sage, que ce soit chez moi ou à l'extérieur. J'ai confiance en moi et je suis tout le temps souriante, en tout cas c'est ce que dit toujours ma meilleure amie, Nora. Je pratique un sport : le foot. Mon rêve est de devenir une footballeuse connue dans le monde entier.

Mes parents sont divorcés et j'ai vécu une enfance très difficile avec mon papa qui est parti tôt quand j'étais petite. Ça m'a rendu la vie dure, malheureusement. Mais malgré cela, je suis restée forte mentalement et j'ai réussi à garder de bonnes notes.

Un jour, en rentrant de l'école, j'étais seule sous la pluie, musique aux oreilles. Je n'entendais plus rien autour de moi. Quelques instants plus tard, le bus arriva enfin. C'est là que l'agression eut lieu...

Je montai dans le bus, m'assis au fond et collai ma tête sur la vitre submergée par la fatigue des cours. Un homme me regardait bizarrement et me mettait mal à l'aise. Je décidai de l'ignorer mais tout à coup, je sentis une main m'agripper l'épaule. J'ouvris les yeux pour voir ce que c'était et je vis cet homme, la quarantaine, cheveux ébouriffés. C'était un homme grand, à la peau très blanche. Il était habillé d'un jean bleu et d'une chemise blanche déboutonnée.

Il s'assit à côté de moi. Je commençais à avoir le cœur qui battait vite. Il me dit : « Vous devez enlever votre foulard, on est en France ici. » Je ne compris pas pourquoi il me dit cela. Je ne me sentais pas bien et je tremblais mais je n'enlevai pas mon hijab. Cet horrible individu arracha alors mon voile et, satisfait, s'exclama : « Ah ben voilà, c'est mieux comme ça ! » Tétanisée par la peur, je n'ai rien pu faire, et je me suis tue.

Puis la violence s'intensifia lorsqu'il me murmura à l'oreille : «Allez viens, les filles comme toi, vous êtes des filles faciles de toute façon » et il commença à me caresser la cuisse. Alors, je craquai et criai dans le bus « Laissez-moi ! ». Le monsieur se retourna et me gifla en hurlant : « Tu n'as rien à faire ici ! Retourne dans ton pays, sale terroriste! ». Effrayée, la main sur ma joue, je le regardai avec des yeux écarquillés, remplis de larmes. «J'ai si mal...Il est fou? », pensais-je.

Il y avait une paix terrible dans le bus. Alors, je me mis à crier de toutes mes forces dans l'espoir que quelqu'un autour de moi me vienne en aide, quand une gentille dame aux cheveux roux apparut. Elle courut vers moi et m'arracha de l'emprise du monsieur puis elle lui cria dessus ou devrais-je dire lui rugit dessus telle une lionne. Une fois sortie du bus, elle me demanda si j'allais bien : je hochai la tête. Je mis ma capuche pour couvrir mes cheveux, puis elle me raccompagna chez moi.

Quand je rentrai dans ma chambre, l'adrénaline retomba et je fondis en larmes. Je n'arrivais plus à m'arrêter de sangloter, un vrai torrent. J'ai donc dû raconter l'histoire à ma mère. Après cela, je lui dis : « Maman, aide-moi s'il-te-plaît, je suis faible, je suis préoccupée, je suis traumatisée. ». Elle me consola et me dit que ça allait passer avec le temps. Elle me répéta : « Je t'en supplie, ma fille, ne pleure plus. »

Depuis ce jour, je n'étais plus souriante et mes notes commençaient à baisser. Je n'osais plus sortir de chez moi. Je séchais même les cours et quand j'y allais, je demandais toujours à ma mère de me déposer en voiture car j'étais trop terrifiée pour sortir de chez moi.





Ma mère a un jour avoué : « Quand j'ai vu ma fille rentrer en pleurant, je me suis demandée ce qu'il s'était passé. Je suis allée la voir et je lui ai dit de m'expliquer le problème. Quand elle m'eut tout raconté, je restai sans voix. C'était horrible. J'étais comme poignardée en plein cœur. Mais j'ai dû trouver les mots, pour elle, pour apaiser ses souffrances. J'avais peur pour mon enfant. Je ne voulais plus qu'elle sorte toute seule dans la rue, même pour aller en cours. Je l'emmenais en voiture pour qu'elle n'ait pas peur ».

Ma mère a décidé de porter plainte à la police pour l'agression. Les policiers ont regardé le casier judiciaire de cet homme et apparemment, ce n'était pas son premier délit. Il s'appelle Jean Gladieux, 48 ans. Il est d'origine suisse et est né à Bern en janvier 1977. Il est marié et père de trois enfants.

« Finalement, ce n'était pas moi le problème, mais bien lui: cet agresseur en série.»

Après cela, je décidai de reprendre confiance en moi, de ne plus me laisser faire, de remonter mes notes, de ne plus avoir peur d'aller en cours. Je voulais être plus souriante avec mes amis, être motivée, sortir de chez moi peu à peu. En tout cas, depuis ce jour je vais tous les samedis matin à une réunion où il n'y a que des jeunes filles qui ont été agressées et on discute ou plutôt... on lutte!

Aujourd'hui, même si ce moment est resté gravé dans ma mémoire, j'essaye d'avancer et de ne pas laisser la terreur contrôler ma vie. Je ne laisserai personne comme moi subir cela. Je les aiderai s'il le faut car il est intolérable d'arracher le voile de quelqu'un sous prétexte que ça ne lui va pas. Si je l'ai mis, c'est parce que je me sens bien quand je le porte. Le voile n'est pas un signe de soumission, il me met à l'abri des insultes et des agressions extérieures. C'est la main qui m'enveloppe et me protège Il n'avait aucune raison de faire cela. Je pense qu'il me l'a enlevé car ça ne lui plaisait pas de voir une personne de couleur voilée. S'il n'aime pas les personnes avec un voile sur la tête, c'est son problème. Il n'a pas à s'en prendre à nous comme il l'a fait.

Au delà du voile, j'ai eu tellement peur lorsque qu'il a commencé à me violenter, parce que, pour moi, la vie se serait arrêtée là. J'ai bien cru qu'il voulait me tuer mais j'ai été très chanceuse d'avoir reçu l'aide d'une très gentille dame et d'avoir été entourée de ma famille et de mes amis. J'ai essayé de me reconstruire et de refaire ma vie. J'ai décidé de tourner la page mais pas d'oublier: il faut se souvenir pour faire avancer les choses.

Cette expérience m'a rendue plus forte et m'a appris à me défendre face aux injustices. Il ne faut pas que les femmes se laissent faire et je les soutiens toutes lors de situations comme celles-ci. Je rêve d'un monde où chacun sera respecté pour ce qu'il est, peu importe ses origines ou ses croyances.

Il ne faut plus de racisme envers des personnes ou des cultures.

Il ne faut plus d'agressions physiques et sexuelles.

Il ne faut plus laisser cela arriver, en France ou ailleurs.

Il ne faut plus que des femmes et surtout des jeunes filles subissent des traumatismes.

Il faut que tout le monde soit bien dans sa peau, avec ou sans voile.

Bien évidemment, ce texte est une évidence pour nous tous ici. Mais tant qu'il y a des agressions, il faut en parler. Un témoin aurait dit « C'était horrible de regarder la scène se dérouler sans rien pouvoir faire. » Il ne faut pas regarder mais AGIR!

La classe de 4C du Collège Les petits ponts, 2025

